

Homélie du dimanche 8 décembre 2024

(2^{ème} dimanche de l'Avent – Année C

Chers frères et sœurs,

Sans doute avez-vous été nombreux à suivre hier soir la cérémonie de réouverture de la cathédrale de Notre-Dame de Paris. Quelle que soit notre sensibilité politique, nous pouvons louer le discours de notre président qui, à mon sens, a été admirablement bien écrit. Il a eu des paroles fortes, employant plusieurs fois le mot « espérance ». Je ne sais pas s'il mettait le même contenu derrière ce mot que celui que nous pouvons donner, nous chrétiens, mais néanmoins, il a utilisé ce mot à plusieurs reprises. L'incendie de la cathédrale avait été pour les chrétiens, mais aussi pour le monde entier, le signe d'une sorte de victoire des ténèbres. On se souvient qu'après l'incendie, la croix du chœur debout au milieu des décombres, avait été vue déjà comme un signe d'espérance. Combien plus, la réouverture de la cathédrale devant tout un aréopage international, après 5 ans de travaux, a été un signe fort d'espérance. Or, c'est exactement ce dont les textes de ce jour veulent nous parler. Ils nous parlent d'espérance, cette vertu qui est propre au temps de l'Avent, parce que c'est la vertu qui est propre au désir et à l'attente. Plus nous avons de grands désirs et plus notre espérance grandit. Cette espérance, nous avons d'abord besoin d'en reconnaître les signes. Ensuite, nous avons besoin de savoir l'accueillir personnellement dans nos propres vies. Et enfin, nous avons besoin d'apprendre à en rendre compte, à en témoigner autour de nous.

Regardons tout d'abord comment reconnaître les signes d'espérance qui nous entourent. Les textes de ce jour évoquent à chaque fois des situations historiques désespérées, où tous les horizons semblent bouchés, où le monde semble plongé dans les ténèbres. La première lecture tirée du prophète Baruch se situe à un moment de l'Histoire d'Israël où le peuple juif est en exil à Babylone ; à vue humaine, tout est perdu. Les Juifs sont exilés dans ce pays et loin de leur pays, loin de Jérusalem. Dans l'Évangile, si Saint Luc prend le soin de nous donner le contexte historique dans lequel Dieu est venu s'incarner, on s'aperçoit que ce contexte historique est lui aussi désespéré. Les Romains contrôlent tout le bassin méditerranéen et le peuple juif est sous le joug du pouvoir romain. Le royaume d'Israël est divisé, Ponce Pilate gouverne directement la Judée, la Galilée est gouvernée par un roi fantoche, Hérode, qui est à la botte des autorités romaines. A vue humaine, encore une fois, tout est noir, tous les horizons sont fermés. Il n'y a rien à espérer. Et pourtant, cet Évangile nous montre un grand signe d'espérance : la voix de Dieu, cette voix de Dieu qu'on n'avait pas entendue depuis des siècles (presque 400 ans qu'il n'y avait pas eu de prophète pour proclamer la voix de Dieu), cette voix de Dieu est à nouveau entendue. Elle s'adresse à Jean, fils de Zacharie, Jean le Baptiste. Cette voix de Dieu est proclamée dans le désert. Chers frères et sœurs, ce petit détail n'est pas anodin. Souvent, nous voyons dans notre monde d'aujourd'hui, dans nos propres vies même, des horizons qui semblent fermés. C'est le cas de la situation politique en France aujourd'hui. C'est le cas de l'actualité internationale. Je pense en particulier à la Syrie. Certes, la chute du dictateur Bachar El-Assad est une bonne nouvelle pour ce pays, mais elle est le fruit d'une victoire des islamistes, et donc nous pouvons être inquiets pour nos frères chrétiens de Syrie. Oui, il y a de nombreux signes d'inquiétude dans notre monde. Et pourtant la voix de Dieu continue de s'adresser au monde. Mais elle ne s'adresse pas par le biais des puissants et des media. Elle ne s'adresse pas à nous de façon extraordinaire. Comme au temps du Christ, elle s'adresse dans le désert, à un homme simple. Le désert, chers frères et sœurs, c'est le symbole de notre vie intérieure. C'est donc là, dans notre vie intérieure

marquée par la solitude et le silence, que Dieu continue de s'adresser à nous. Mais est-ce que nous l'entendons, est-ce que nous l'écoutons ? Pris dans l'agitation de nos vies, pris dans le bruit du monde, est-ce que nous sommes capables, nous chrétiens, d'entendre la voix de Dieu dans le désert de notre cœur ? Si nous chrétiens, nous ne prenons pas le soin d'écouter la Parole de Dieu qui continue de s'adresser à nous pour nous transmettre des promesses pleines d'espérance, qui le fera ? Or, chers frères et sœurs, le lieu où nous pouvons entendre cette voix de Dieu s'adresser à nous, ce lieu où nous pouvons vivre dans le silence et dans la solitude, c'est notre prière. Est-ce que nous prions chers frères et sœurs ? Est-ce que nous faisons grandir notre amitié avec le Christ ? Est-ce que nous nourrissons cette amitié avec le Christ ? « Je n'ai pas le temps, j'ai d'autres préoccupations ». C'est un combat, c'est vrai, mais est-ce que nous prions ? Si nous ne prions pas, chers frères et sœurs, si nous ne nourrissons pas cette amitié avec le Christ, comment voulons-nous entendre la voix de Dieu qui s'adresse au monde ? Comment voulons-nous être capables de reconnaître cette voix de Dieu qui continue de s'adresser aux hommes ? Chers frères et sœurs, prions pour être capables de reconnaître les signes d'espérance donnés au monde.

Reconnaître les signes d'espérance, mais surtout savoir les accueillir pour nous-mêmes. Nous pouvons être capables de les reconnaître sans pour autant considérer qu'ils nous sont adressés, sans pour autant nous en imprégner au point que cette espérance puisse être chevillée au corps. Là encore, écoutons ce que nous dit la première lecture : le prophète Baruch est en exil à Babylone. Babylone, c'est le symbole de l'exil spirituel, c'est le symbole de cet éloignement de Dieu parce que le peuple juif est loin du temple de Jérusalem où se trouve la présence de Dieu. Nous sommes tous des exilés spirituels, nous sommes si loin de Dieu. Cet exil se manifeste par nos addictions au travail, à la pornographie, aux écrans. Cet exil spirituel se manifeste aussi dans nos peurs, dans le matérialisme dans lequel nous sommes enfermés. Nous sommes loin de Dieu. Et puis il y a Jérusalem ! Jérusalem est le symbole de notre amitié avec le Seigneur, de notre intimité avec le Seigneur. Or, entre Babylone et Jérusalem, Dieu promet qu'il va construire une autoroute, pour nous ramener dans son amitié. Cette autoroute, nous dit la première lecture, c'est Dieu lui-même qui la construira. Or, cette autoroute de Dieu, c'est celui qui a dit « Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie », c'est le Christ ! Pour autant, si Dieu est celui qui construit cette autoroute pour nous ramener à Lui, il veut notre collaboration. Parce que, comme le dit l'un des pères de l'Église, « si Dieu nous a créés sans nous, il ne veut pas nous sauver sans nous ». Il veut que nous puissions nous associer à l'œuvre de l'Esprit Saint dans notre vie. Et c'est pour cela que dans la prophétie qui est rapportée par saint Luc dans l'Évangile, le message qui consiste à préparer les chemins du Seigneur s'adresse à nous tous. Oui, d'un côté Dieu nous offre une autoroute, le Christ, mais il veut que de notre côté, nous puissions aussi construire une autoroute pour le rejoindre. C'est comme les Français et les Anglais qui ont voulu construire un tunnel sous la Manche : ils ont creusé chacun de leur côté, jusqu'à se retrouver au milieu. Or, pour construire l'autoroute de notre côté, il nous faut identifier tout ce qui a besoin d'être aplani, abaissé, comblé. Les ravins qu'il nous faut combler, ce sont les ravins de nos peurs. Il y a tant de peurs dans nos vies qui sont un obstacle à l'espérance que nous donne le Seigneur. Il y a des montagnes dans nos vies à abaisser, ce sont les montagnes d'égoïsme et d'orgueil, qui sont aussi des obstacles à l'espérance que le Seigneur donne. Il y a des passages tortueux qui empêchent le Seigneur de venir jusqu'à nous, ce sont nos mensonges, nos lâchetés. Il y a des chemins rocailleux, c'est à dire toutes nos colères, nos haines, nos jugements. Tout cela empêche l'espérance d'atteindre notre cœur. Alors puisque nous sommes invités à nous convertir durant l'Avent, je voudrais vous inviter à identifier quel est mon ravin, quelle est ma montagne, quel est mon chemin tortueux ou rocailleux qui a besoin d'être aplani, abaissé, rendu droit ? Parce que c'est là qu'est mon chemin de conversion.

Reconnaître les signes d'espérance, accueillir cette espérance pour nous-mêmes et enfin rendre compte. Il nous faut rendre compte de l'espérance qui habite nos cœurs : comme le prophète Baruch dans la première lecture qui annonce le retour du peuple juif à Jérusalem ; comme le prophète Jean-Baptiste qui, dans son désert, annonce la venue prochaine du Messie tant attendu ; comme saint Paul dans la deuxième lecture, qui écrit aux Philippiens du fond de sa prison, et qui se réjouit parce que les Philippiens sont en communion avec lui pour l'annonce de l'Évangile, pour l'annonce de cette espérance. Chers frères et sœurs, un chrétien qui garderait pour lui cette espérance ne peut pas être un fidèle du Christ ; il doit rendre compte au monde de cette espérance, parce que c'est le trésor que nous avons à donner au monde. Le monde a soif de cette espérance. Et parfois, nous avons besoin d'apprendre à le vivre en tant que peuple de Dieu, en tant que paroisse, en tant que communauté de foi. C'est cela que vient souligner saint Paul dans cette deuxième lecture : la communion avec lui pour l'annonce de l'Évangile. Chers frères et sœurs, j'ai une question à nous poser : à quand remonte la dernière fois dans ma vie où j'ai rendu compte de l'espérance qui m'habite ? Ai-je gardé cette espérance pour moi ? Ou ai-je pu récemment en témoigner autour de moi, dire combien Dieu nous aime individuellement, combien il veut nous sauver. Dans une semaine, nous allons vivre en paroisse la mission de l'Avent : samedi prochain, nous irons porter aux habitants de nos quartiers un message simple, un message plein d'espérance : « Joyeux Noël ». Et joyeux Noël pas simplement parce que le Père Noël et les cadeaux sont là. Joyeux Noël parce que notre Sauveur, le Sauveur que le monde attend, est là. Il est là aux portes de nos vies, aux portes de nos cœurs, voilà le message d'espérance que nous voulons porter au monde. Et bien ça peut être une bonne occasion si nous n'avons pas rendu compte notre espérance il y a très peu de temps, de se rattraper en participant à cette mission d'Avent.

Chers frères et sœurs, le temps de l'Avent est un temps de désir, un temps propre à la vertu d'espérance. Demandons la grâce dans cette Eucharistie de savoir reconnaître les signes d'espérance que Dieu nous adresse, demandons la grâce de savoir accueillir pour nous-mêmes cette espérance et demandons à l'Esprit Saint la force de savoir rendre compte, de savoir témoigner de cette espérance. Amen.